

## **Les mémorandums de Rudolf Steiner de 1917 comme programme d'intégration** *Albert Schmelzer*

### **Comment on en arriva à la première Guerre mondiale**

Voici cent ans, on en vint à l'éclatement de la première Guerre mondiale. Si l'on se demande comment on pût en arriver à cela, on doit prendre en compte les développements antérieurs qui conduisirent à cela du fait que deux partis en conflit ou selon le cas, deux systèmes d'alliances, se retrouvèrent face à face :

- Les puissances du centre, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie
- Et tout autour, la France, l'Angleterre et la Russie.

Ces deux blocs édifièrent mutuellement des coulisses chargées de menaces, qui à l'occasion agirent dans ce conflit spécialement comme des accélérateurs d'incendie, quatre facteurs qui débouchèrent dans la guerre.

### **1. La peur**

L'Allemagne avait peur de ne pas pouvoir s'élever à temps, dans la concurrence colonialiste, pour se tailler « une place au Soleil ». Le sentiment prit naissance de devoir rapidement se la procurer. En outre, la peur dominait d'être encerclée et de devoir face à un conflit sur deux fronts : face à la France, d'un côté, et face à la Russie, de l'autre. En Autriche, la peur gagnait de voir cet état aux nombreuses nationalités et son multiculturalisme, exploser à très brève échéance, sous l'effet du nationalisme des Slaves du sud, ou selon le cas, du mouvement panslavisme.

Avec tout cela, cette peur déclencha une course à l'armement : l'Allemagne commença à investir dans la marine. Les Britanniques pensèrent devoir disposer de deux fois plus de navires que les Allemands et donc ils réarmèrent. — Ce qui fut ressenti de nouveau comme une grande menace par les Allemands, à laquelle ils répondirent en correspondance. Eu égard à cette course aux armements, on avait l'impression que la guerre était inévitable. Plus on en parlait fréquemment, plus on ressentait fortement l'inévitabilité de cette guerre.

### **2. Aspiration au pouvoir**

Pourquoi aspirait-on à la puissance ? Friedrich Glasl en voyait la raison dans ses conférences précédentes dans la compensation d'un trop peu d'attention portée. Celui qui reçoit trop peu d'attention, aspire au pouvoir pour renforcer son sentiment d'estime de soi trop faible. Cela étant on peut très nettement voir cela dans la personnalité de l'empereur allemand Guillaume II. On sait, qu'après une naissance difficile, il avait le bras gauche plus court. Or sa mère ne put jamais accepter cela, et donc il exista depuis sa naissance, entre elle et lui, une certaine distance. Il fut forcé de revêtir un corset métallique, pour pouvoir garder une attitude correcte, à savoir qu'il eut un complexe d'infériorité et une enfance malheureuse. Tout cela se noua ensuite dans une aspiration à la puissance — au commencement au plan verbal, lorsqu'il forgea, par exemple, l'expression suivante : « Le trident appartient à notre poignet » — il voulait dire que la maîtrise des océans nous revient.<sup>1</sup>

Lorsque après l'attentat de Sarajevo sur l'héritier du trône autrichien, la situation en arriva au point critique, la question se posa de savoir comment l'Allemagne se positionnerait vis-à-vis de l'Autriche-Hongrie. On savait que l'attentat avait été commis par la « *Main noire* », une organisation ayant des accointances avec les Serbes. Après l'attentat, beaucoup tentèrent de maintenir la paix et agirent en ce sens auprès de l'Autriche-Hongrie et même l'ambassadeur allemand à Vienne, qui télégraphia au *Kaiser* qu'il avait poussé les

---

<sup>1</sup> Voir *Histoire du monde en esquisse*, vol. 2, p.344.

Autrichiens au calme. Guillaume II inscrivit en marge de la dépêche : « Qui lui en a donné le pouvoir ? C'est très sot [...] Avec les Serbes, on doit faire place nette et certes vite ! »<sup>2</sup> Le *Kaiser* Guillaume remit donc un « chèque en blanc » au *Kaiser* François-Joseph et lui assura que les Allemands se trouvaient bien à ses côtés contre le Serbes, quoi qu'il arrivât. Ce fut un accélérateur d'incendie qui fut co-responsable de l'escalade.

### 3. Un coup d'œil par le petit bout de la lorgnette

Le regard par le petit bout de la lorgnette se révélait du fait que l'on ne voyait plus que les points négatifs. Les Autrichiens avaient posé un ultimatum aux Serbes et exigé d'eux de poursuivre les auteurs de l'attentat, et bien entendu avec la participation de la police et des soldats autrichiens sur le territoire serbe. Les Serbes formulèrent une note en réponse, très soigneusement élaborée, dans laquelle ils acceptaient de nombreuses exigences autrichiennes — exceptée une, qu'ils refusèrent parce qu'elle allait à l'encontre de leur constitution, à savoir que l'organe policier autrichien devînt agissant en Serbie. Les diplomates autrichiens, à cause de la vision des choses qu'ils avaient, par le petit bout de la lorgnette, laissèrent échapper tous les signaux positifs et qu'il voulaient ne pas voir et déclarèrent que les Serbes n'avaient pas exaucé l'ultimatum. Après cela, dans un délai totalement bref, l'Autriche déclara la guerre à la Serbie. Cela démontre combien il est difficile d'accepter encore quelque chose de positif dans un conflit a qui a atteint son acmé.

### 4. Courte-vue cognitive

Friedrich Glasl caractérisa le quatrième élément comme une étroitesse de vue, à savoir, l'incapacité d'embrasser du regard ce qu'on met directement en route à moyenne ou longue échéance. Or cela se présenta chez plusieurs acteurs de la première Guerre mondiale.

L'Autriche marcha sur la Serbie et la question se posa dès lors de savoir comment réagirait le tsar, d'autant plus que la Serbie était très liée à la Russie. Le tsar hésitait, mais il fut persuadé par son ministre des affaires étrangères de donner l'ordre de mobilisation générale. Il ne vit pas totalement ce qu'il allait déclencher ainsi par une telle décision. Car les Allemands virent là-dessus le danger immédiat d'une guerre sur deux fronts et une mise en péril de leur plan d'attaque [plan Schlieffen, *ndt*], lequel reposait lui-même sur une vision cognitive à courte-vue : Ils voulaient éviter une guerre sur deux fronts, en envoyant tout d'abord toutes les troupes vers l'ouest, et donc contre la France et après avoir remporté une victoire rapide, rediriger ensuite toutes les troupes vers l'est pour avancer contre la Russie et donc frapper leurs ennemis l'un après l'autre. Ce plan avait bien entendu le défaut de sa beauté, car pour contourner le retranchement de la France, il fallait envahir la Belgique, un pays neutre, dont la neutralité était garantie par l'Angleterre.<sup>3</sup> De cette façon un mécanisme fut activé par lequel l'invasion allemande en Belgique força la main à l'Angleterre, qui hésitait et ne s'était pas encore clairement positionnée vis-à-vis d'une entrée en guerre. Quant à lui, le *Kaiser* s'était en partie abandonné à l'illusion de croire que l'Angleterre serait restée neutre.

L'historien Christopher Clark saisit dans son ouvrage, *Les somnambules*, la myopie cognitive générale qui s'empara de chacun et le fait que des acteurs individualisés avaient été en situation de réagir autrement, que ce qui s'est effectivement passé. Mais aucun d'entre eux ne disposa d'un coup d'œil d'ensemble sur ce qu'il déclençait. Ils jouaient au poker, en comptant avec cela que l'autre ferait retraite. Et si cela ne devait pas se produire, eh bien il y aurait la guerre. Pour récapituler son ouvrage il écrit : « *En ce sens, les protagonistes de 1914 étaient des somnambules qui regardaient sans voir, hantés par leurs songes mais aveugles à la réalité des horreurs qu'ils*

<sup>2</sup> Voir Immanuel Geiss (éditeur) : *Crise de juillet et éclatement de la guerre 1914. Un recueil de document*, Vol. 1, p.59.

<sup>3</sup> Cette question de « **La neutralité de la Belgique** » a été excellemment bien traitée dans un paragraphe de l'ouvrage de Markus Osterrieder *Le monde en révolution : Problèmes des nationalités, planifications de l'ordre mondial et l'attitude de Rudolf Steiner pendant la première Guerre mondiale*. Ed. Freies Geistesleben pp.774-798 . [Traduction française du passage en question disponible sur simple demande sans plus auprès du traducteur, *ndt*]

étaient sur le point de faire naître dans le monde. »<sup>4</sup> Car les répercussions de cette première guerre technique avec des millions de morts et des dizaines de millions de blessés, personne n'eût pu les prévoir.

Le cas d'exemple de l'éclatement de la première Guerre mondiale démontre que les quatre éléments cités par Friedrich Glasl : peur, aspiration à la puissance, vision par le petit bout de la lorgnette et myopie cognitive, avec une conscience absente, dépendaient très étroitement les uns des autres quant aux répercussions entraînées par les actes individuel et menèrent effectivement aux conflits et à la guerre.

## I. Les mémorandums dans leur contexte historique

### 1. La situation aux USA — à l'ouest.

Tout d'abord, revenons au contexte historique : l'année 1917 fut — comme les historiens l'ont décrite — une année qui fit époque : les USA entrèrent dans la guerre mondiale et en Russie, eurent lieu les révolutions de février et d'octobre. Ici surgit pour la première fois, l'opposition est-ouest, le dualisme qui devait très longtemps déterminer le 20<sup>ème</sup> siècle. Dans ce contexte, il faut envisager tout particulièrement deux personnalités, le président américain Woodrow Wilson, à l'ouest, et Lénine à l'est. Depuis sa jeunesse, l'âme de Wilson se nimbait d'une ardeur missionnaire : il voulait venir en aide à l'irruption des principes du libéralisme : liberté et égalité. Totalemment en conséquence, il étudia le droit, l'histoire et la science politique, devint professeur et à l'âge de 55 ans, président des USA. Après un premier mandat, il se représenta et remporta les élections sur la promesse de maintenir l'Amérique en dehors de la guerre. Mais quand les Allemands débutèrent la guerre sous-marine illimitée et qu'il devint manifeste, après la révolution de février en Russie, que le front à l'est deviendrait très fragile, il accomplit une virevolte et le 2 avril 1917, il exposa devant le Congrès les raisons de la nécessité d'entrer en guerre. Je trouve les termes de son discours intéressants et j'en cite ici une phrase :

« ... nous lutterons pour des choses que nous avons toujours très à cœur, pour la démocratie, [...] pour les droits et libertés des petites nations, pour une domination générale du droit au moyen d'une telle alliance des nations libres, qui apporte la paix et la sécurité à toutes les nations et libère finalement le monde lui-même... »<sup>5</sup>

La main sur le cœur, des auditeurs de l'époque n'eussent-ils pas applaudi à ce discours ? Le Congrès a accepté, après quoi le vendredi saint de 1917, les USA déclaraient la guerre à l'empire allemand. L'entrée en guerre se produisit avec une haute revendication morale, avec le regard fixé sur un ordre juridique universel, libéral, démocratique de paix. Il s'agissait, pour Wilson de la libération des peuples par le droit d'autodétermination des nations. C'est ce qu'il voyait comme programme de paix.

### 2. La situation en Russie — à l'est

---

<sup>4</sup> Il s'agit de la dernière phrase de ce formidable ouvrage : Christopher Clark : *Les somnambules — Été 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre* Flammarion — Au fil de l'histoire, Paris 2013, dans une magnifique traduction française de Marie-Anne de Béru.

[Cependant je classe cet ouvrage loin derrière celui de Osterrieder, *Le monde en révolution*, parce que contrairement à celui-ci, Clark ne cherche pas du tout à découvrir les causes réelles et profondes de cette guerre et se contente de rester à la surface des échanges épistolaires officiels entre les ministères des affaires étrangères des pays concernés. Il confirme en effet, l'analyse que Napoléon fait au sujet de l'histoire en général : « L'histoire est une fable convenue ». Pas besoin de tomber dans la théorie de la conjuration pour s'apercevoir que la vérité n'y est pas dite textuellement. *ndt*]

<sup>5</sup> Voir Histoire aux sources. Guerres mondiales et Révolutions 1914-1945. Munich 1989, 4<sup>ème</sup> édition, p.58.

Un second événement eut lieu quelques jours plus tard : le dimanche de Pâques 1917, un train plombé, parti de Zurich, traversa l'Allemagne avec Lénine et 30 révolutionnaires à bord, poursuivit ensuite par cargo suédois vers Trelleborg et ensuite, par le rail, vers Stockholm puis Saint-Petersbourg. Lénine y tint un discours qui éveilla l'attention peu après son arrivée et y formula les thèses d'avril, comme on les a appelées par la suite. Avec cela, il donna une direction tout à fait déterminée à l'élan révolutionnaire encore bien diffus et incertain à l'époque. Les points importants se laissent résumer de la manière suivante : tout le pouvoir aux *Soviets*, aux conseils de travailleurs, de soldats et de paysans ; cessez-le-feu immédiat et paix honorable entre les peuples ; expropriation, sans dédommagement, des propriétaires terriens et partage des terres aux mains des paysans : contrôle du travail dans les usines.<sup>6</sup> Figurez-vous que vous ayez entendu cela, n'auriez-vous pas pu vous-mêmes applaudir à tout cela ? Car la Russie était totalement épuisée par la guerre et il y régnait de fait une grande inégalité dans les circonstances entre propriétaires fonciers et les paysans.

### 3. Situation en Autriche-Hongrie et dans toute la *Mitteleuropa*

Une troisième chose relève aussi de ce contexte : c'était la situation en Autriche-Hongrie. La société s'y distinguait par une multiplicité ethnique, une grande différenciation culturelle et aussi une grande richesse linguistique [si riche, que l'espéranto y avait été inventé par Louis-Lazare Zamenhof en 1887, en vue de résoudre le problème d'incompréhension inextricable qui en résultait entre les gens de la ville de Bialystok, où il exerçait la profession d'ophtalmologue. *ndt*]. Y vivaient des Germanophones autrichiens, des Hongrois, des Tchèques, des Croates, des Slovènes, des Slovaques, [et vers le nord, des Polonais, des Russes, *ndt*], mais aussi des régions d'implantations mixtes étroitement associées. Il y avait aussi représentées les trois religions monothéistes selon des empreintes les plus diverses : le christianisme, l'orthodoxie, mais aussi des variantes catholiques, en Serbie et Croatie, et ensuite le judaïsme et l'islam. De très nombreux habitants étaient bi-, voire trilingues et pratiquaient même plus de langues. Vienne était de fond en comble une ville multiculturelle, on y parlait de nombreuses langues. La question était de savoir quel ordre politique pouvait venir à bout de telles régions multiethniques et multiculturelles.

En 1848, le Tchèque Franticek Palacky, avait déjà exigé une Constitution pour l'ensemble de l'empire des habsbourgeois sur la base de l'égalité en droit des diverses ethnies. Dans cet esprit il écrivit à l'époque la phrase suivante : « En vérité, l'état impérial autrichien n'existait plus depuis longtemps, on doit dans l'intérêt de l'Europe et dans l'intérêt de l'humanité elle-même, s'empresser de le créer ». <sup>7</sup> Il voyait cette vie commune des peuples dans l'empire comme un modèle pour la paix entre des cultures, ethnies, religions si nombreuses et diverses. La constitution exigée par lui n'a malheureusement pas pris naissance, car dans la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, survint un nationalisme qui ne cessa de s'imposer. Après l'effondrement de l'empire habsbourgeois, après la défaite contre la Prusse [de Bismarck<sup>8</sup>], en 1866 à la bataille de Sadowa, la classe hongroise dirigeante fit en sorte d'imposer un état propre. À partir de 1867, il y eut donc la double monarchie Austro-hongroise ; les deux parties étaient encore reliées par une politique extérieure commune, l'armée et les finances. Par contre les politiques intérieures se distinguaient très fortement dans ces états. Le regard sur la moitié hongroise, appelée également Transleithanie, montre que les grands propriétaires poursuivaient une stricte politique de magyarisation. Ils voulaient rendre le pays hongrois. Ils introduisirent un droit de vote censitaire, de sorte qu'ils eurent constamment la majorité au Parlement et instaurèrent le hongrois comme langue de la fonction publique, les autres ethnies devaient être « dénationalisées ». Cela fit naître une puissante protestation de la part de minorités, des Serbes et Croates ; le nationalisme de la grande Serbie prit son départ en étant propagé par l'état serbe.

<sup>6</sup> Voir W. I Lénine : *sur les tâches du prolétariat dans la révolution actuelle*. *Pravda* 26,7.4.1917.

<sup>7</sup> Franticek Palacky : Une voix sur le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne ; cité d'après Markus Osterrieder : *Monde en Révolution*, Stuttgart 2014, p.137.

<sup>8</sup> Voir *Encyclopaedia universalis* 4, p. 226 : Le discours de Bismarck : « L'Allemagne ne s'intéresse pas au libéralisme de la Prusse, mais à sa force [...]. Ce n'est pas par des discours et des votes à la majorité que les grandes questions de notre époque seront résolues, comme on le croyait en 1848, mais **par le fer et par le sang** ! ». *ndt*

Dans la moitié ouest de l'empire, ce qu'on appelait la Cisleithanie, cela avait l'air différent : les groupes germanophones étaient prépondérants, mais il y avait aussi naturellement des minorités : au sud, les Slaves du sud, donc Serbes, Croates et Slovènes et au nord, les Tchèques, qui vivaient relativement plus concentrés en Bohême et Moravie, qui avaient eu autrefois, exactement comme les Hongrois, un royaume propre. Ils exigèrent dès lors aussi d'obtenir un état, ils voulaient au lieu du dualisme un trialisme : Autriche, Hongrie et Tchéquie.

Il y avait donc partout des tensions ethniques, la double monarchie avait un besoin urgent de réformes. Or quoique tout cela fût parfaitement clair, ces réformes étaient entravées par les groupes qui s'étaient tout d'abord imposés les premiers, tout particulièrement les Hongrois et aussi les Allemands. Le gouvernement autrichien se contentait de « continuer son train-train habituel », comme le président du conseil Taaffe, le déclarait alors. Cela alla ainsi jusqu'au moment où cela n'alla plus du tout : jusqu'à ce qu'on en arrivât à la guerre. Bien entendu, Franz Ferdinand, héritier du trône, était pleinement conscient de la brisance de la situation. C'est pourquoi il rassembla des personnalités autour de lui qui étaient censées travailler à la reconfiguration de l'empire. Ainsi naquit en 1906 le plan du roumain Constantin Popovici, qui prévoyait une organisation fédérative de l'ensemble de l'empire et pour l'Autriche, envisageait de la partager en 18 états membres semi-autonomes : en tant qu'États-Unis de la Grande-Autriche. Le fait que Franz Ferdinand se préoccupait de telles idées, était dangereux pour l'ensemble des nationalistes de tous bords, car ils devaient craindre de ne pouvoir réaliser leurs propres idées d'état indépendant, si ces propositions se poursuivaient. Ce fut assurément une raison de l'attentat sur Franz Ferdinand à Sarajevo, perpétré par la « main noire », avec ses liens avec les milieux serbes<sup>9</sup>.

En voilà assez pour le contexte des mémorandums : pour résumer, dans la *Mitteleuropa*, la nécessité d'un nouvel ordonnancement de l'Autriche-Hongrie ; venant de l'ouest, l'idée d'auto-détermination des peuples et à l'est l'état unitaire bolchevique en gestation.

## II. Naissance, contenu et efficacité des mémorandums

### 1. Sur la naissance

Rudolf Steiner perçut à jour très tôt la destructivité des concepts d'alors. Lorsqu'à Bâle, Wilson fut célébré comme le libérateur des peuples d'Europe, l'atmosphère était tout d'abord fortement de son côté. Steiner prévoyait que la parole du droit d'autodétermination des peuples octroierait aux nationalistes une poussée incroyable, car toutes les ethnies exigeraient dès lors un état dans lequel elles voulussent elles-mêmes se déterminer. Il déclara en outre que derrière les paroles de libéralisme se dissimulaient aussi d'autres aspirations. Car les USA avaient arrêté de solides intérêts économiques. Pour aucun autre pays que l'Angleterre leurs relations commerciales n'étaient plus étroites, et elles furent considérablement accrues encore pendant la guerre mondiale, avec la livraison d'armes et de produits alimentaires. C'est-à-dire que les USA étaient, en tant que créanciers, intéressés à un degré très élevé à ce que l'entente gagnât la guerre. De cela, Steiner en fut très conscient dès le début. E cela joue aussi un rôle dans les mémorandums.

En regardant l'est, il voyait le danger de l'imposition d'une idée abstraite — une idéologie de socialisme centralisée dans un état unitaire — et c'était exactement ce qu'il voulait éviter en conformité avec ses mémorandums, à savoir penser en catégories d'état unitaire. À la fin de mai 1917, Steiner fut sollicité en conseil par un anthroposophe éveillé, le comte Otto Lerchenfeld, un propriétaire terrien bavarois de 48

---

<sup>9</sup> Osterrieder signale dans le paragraphe consacré à la neutralité belge de son ouvrage, *Le monde en révolution*, que les pistolets des terroristes serbes avaient été fabriqués en Belgique et transportés en Serbie par un belge. *ndt*

ans. Il lui demanda concrètement comment l'Allemagne pouvait s'en tirer. Lerchenfeld disposait de liens politiques intéressants par l'entremise de son oncle le comte Hugo Lerchenfeld, qui était l'ambassadeur bavarois auprès du gouvernement du *Reich*, et avait une impression directe de ce qui était débattu alors au sein du gouvernement du *Reich*. Cela est aussi extrait de son journal de l'époque : « De tous ces gens on avait l'impression que leur langue pendait jusqu'au cou, leur mine défaite d'avoir veillé plusieurs nuits d'affilée, réduits aux abois, toujours agités, chacun cherchant le tout dans son propre ressort, que dis-je, dans son moindre ressort. Pour des idées — pas le temps ! D'idées, aucune trace ! Avec la guerre, on compte comme avec des chiffres. Pour se donner du courage, on demande aux militaires. Ceux-ci ne font que rêver victoire, victoire, victoire. »<sup>10</sup>

Peu après là-dessus, Lerchenfeld mène une première discussion avec Rudolf Steiner. En rétrospective, le plutôt sobre Lerchenfeld nota : « ... Trois heures aujourd'hui avec le docteur Rudolf Steiner à la rue Motz (à Berlin). Devant moi, se trouve la solution de tout. Il sait qu'il ne peut y en avoir d'autre. *Dreigliederung* de l'organisme social, ainsi dénomme-t-il la chose, qu'il a présentée devant moi à la manière de l'œuf de Colomb. »<sup>11</sup> On peut partir de cela pour affirmer que Lerchenfeld avait bien en conscience la situation que je viens juste de dépeindre, y compris les propositions de réforme — mais qu'à présent voilà qu'il arrivait quelque chose de tout autre de la part de Rudolf Steiner. Son impression était que : C'est cela ! Il étudia cette idée et mena plusieurs entretiens avec Rudolf Steiner. Celui-ci avait visé depuis 1916 à un progrès de connaissance important dans une question pour laquelle il avait longuement lutter et certes au sujet de l'anthropologie, au sujet de l'articulation dynamique de l'organisme humain. Il développa un système du penser et affirma que toute l'organisation corporelle se laissait comprendre comme un jeu d'interactions entre trois sous-systèmes subordonnés qui ont des fonctions totalement différentes : **1.** Le système neurosensoriel, et donc les sens et le cerveau avec pour fonctions percevoir et penser [en conscience, *ndt*] ; **2.** un système polaire à celui-ci, le système des membres et du métabolisme avec les fonctions de motilité et celles digestives-assimilatrices, dans l'ensemble tout le métabolisme [catabolisme et anabolisme, plus énergie (ATP), *ndt*] ; **3.** Le système rythmique médiateur respiratoire et la circulatoire, les poumons et le cœur. Ces trois systèmes différentes interagissent constamment entre eux [et le sens de la vie nous en donne la sensation d'être en bonne santé, *ndt*]. Il était facile à concevoir que l'on s'interrogeât alors pour savoir si cette sorte de mouvement du penser, ce mouvement des idées, tout autour de l'organisme humain telle une formation extrêmement complexe, ne pouvait pas s'avérer utile pour comprendre également l'organisme social : à savoir à l'instar d'une structure de trois systèmes interagissant. Nous ne savons pas exactement ce sur quoi ont conversé Rudolf Steiner et Lerchenfeld. Mais je pense que Steiner a développé ces idées — avec le résultat qu'à l'été 1917, il rédigea deux mémorandum, à l'occasion de quoi le second représente une re-élaboration partielle du premier.

## 2. Au sujet du contenu

Que se trouve-t-il là-dedans ? Lorsqu'on étudie les mémorandums, on est tout d'abord surpris que Steiner écrivit beaucoup au sujet de l'éclatement de la guerre et de ses causes originelles. C'est une partie considérable des mémorandums et cela est aussi compréhensible, parce que la raison officielle de cette guerre et le pourquoi la guerre est à présent poursuivie plus loin par l'entente, repose dans le fait que le droit des nations, des petites nations, serait complètement négligé par l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne : l'Allemagne avait envahi la Belgique et y avait violé les droits d'autodétermination et l'Autriche-Hongrie avait envahi la Serbie. De telles incursions par surprise étaient censées devenir impossibles à l'avenir. Cette thématique d'ensemble des causes de la guerre et de son éclatement, sur laquelle nous sommes revenus brièvement déjà hier, apparaît trop complexe pour être à nouveau retraité plus précisément ici — je m'en tiens à en faire seulement mention.

<sup>10</sup> Cité d'après Albert Schmelzer : *Le mouvement de la Dreigliederung de 1919*, Stuttgart 1991, p.60.

<sup>11</sup> À l'endroit cité précédemment : p.60.

Dans d'autres parties des mémorandums, la *Dreigliederung* sociale est présentée et certes, comme un programme émanant de la *Mitteleuropa* — et elle surgit avec cela pour la première fois. Steiner la voit comme une possibilité de vivre ensemble et en paix dans des formations multiethniques et multiculturelles, comme elles se présentaient dans la double monarchie austro-hongroise. L'idée fondamentale c'est qu'il y a trois domaines sociaux fonctionnels, la vie de l'esprit, la vie juridique, avec la vie politique immédiate ainsi que la vie économique. Or dans l'état unitaire, elles sont entrelacées l'une dans les autres et doivent être décentralisées ou selon le cas détachées chacune des deux autres. En cela, le principe de base est la nécessité d'une libre vie de l'esprit : les divers groupes doivent être pleinement libres, au sens de l'autonomisation et de la fédéralisation de la vie nationale, de faire leurs propositions culturelles propres à chacun. Or cela ne serait possible que si une vie culturelle pût se développer indépendamment de l'état.

« L'état cède aux corporations concrètes, professionnelles et populaires le soin d'édifier leurs tribunaux, leurs écoles, leurs Églises et autres et il abandonne à tout un chacun le choix individuel de déterminer son école, son Église et ses juges. »<sup>12</sup> Autrement dit : tout groupe culturel ou ethnique est libre, de mettre en place les Églises ou écoles désirées par lui, et donc les institutions qu'il souhaite et l'individu a la liberté de résolution quant à l'institution à laquelle il souhaiterait se rattacher.

C'est là un tout autre concept que le droit d'autodétermination des peuples. Il s'agit pour Steiner du droit d'autodétermination des individus, du droit d'autodétermination individuel. Il écrivait : « Si les êtres humains sont libérés, ainsi le deviennent les peuples au travers d'eux. »<sup>13</sup> Et donc une libération des nations au moyen d'une libération des individus. Il s'éloigne complètement ainsi de l'élément collectif et va jusqu'à celui individuel. Le « national » à partir de la liberté, et non pas la liberté qui se dispense à partir du national »<sup>14</sup> Une telle vie ensemble, devient possible selon Steiner, là où règne une grande liberté, du fait que qu'il y a un point d'ancrage que forme l'état. Ce point d'ancrage a deux fonctions, pour l'essentiel : la protection des droits de l'homme vers l'intérieur et la garantie de la sécurité vers l'extérieur. Ce qui correspond à l'état, est à restreindre à l'administration étatique et aux affaires de police. La vie économique se déploiera de manière « opportuniste »<sup>15</sup> indépendamment de l'état. Avec cela, Steiner pense qu'il importe surtout à l'économie de s'occuper de la relation prix-production, plutôt que l'origine culturelle du producteur ou du commerçant.

Les affaires des trois domaines fonctionnels sont censées être gérées par trois parlements : un économique, un représentatif démocratique de la nation, et un culturel. En outre, il doit y avoir un Sénat composé à partir des représentants de ces trois parlements. En son sein des affaires communes sont censées être clarifiées, par exemple, les finances.

Le concept de *Dreigliederung* sociale, tel qu'il fut présenté dans les mémorandums, exhibe une différence évidente par rapport aux autres propositions de réformes de l'époque d'alors. Ces dernières reposaient sur une homogénéité et exigeaient que l'on dût former l'unicité des groupes, ethniques, culturels et linguistiques. Ou bien encore on s'efforçait au trialisme, en visant là-dessus à faire de la monarchie austro-hongroise bi-partite un état tri-partite, en lui rajoutant la part additionnel slave de l'empire — un modèle, dans lequel il y eût eu néanmoins toujours des minorités. Steiner, au contraire de cela, construit sur la fécondité de la diversité culturelle — bien entendu sous les prémisses de l'autodétermination de l'individu. Il développait un concept d'état complètement nouveau : dans un même état les ethnies les plus diverses

---

<sup>12</sup> Rudolf Steiner : *Les mémorandum de juillet 1917* dans : *Essais sur la Dreigliederung de l'organisme social et la situation des années 1915-1921* . GA 24, Dornach: pp.342 et suiv.

<sup>13</sup> À l'endroit cité précédemment : p.359.

<sup>14</sup> À l'endroit cité précédemment : p.331.

<sup>15</sup> À l'endroit cité précédemment : p.342.

pouvaient être réunies, dans la mesure où elles respectent l'ancrage commun — à savoir les droits de l'homme.

### 3. L'effet des mémorandums

Le contenu des mémorandums fut remis à des personnes et en des lieux officiels à Vienne et Berlin, malheureusement souvent trop tardivement et donc sans succès. Un autre élève de Rudolf Steiner, le comte Ludwig Polzer-Hoditz, tenta de les faire parvenir, par son frère, Arthur Polzer-Hoditz, chef du cabinet du jeune *Kaiser* autrichien réformateur, Charles I. Il est vrai que Arthur hésita longtemps et ne le remit au *Kaiser* qu'au moment où celui-ci se retrouva déjà devant son abdication. Par surcroît Arthur lui en avait oralement exposé les idées et l'empereur l'avait « écouté avec une grande attention » en lui demandant de mettre par écrit « la totalité du système de la *Dreigliederung* dans un mémoire. »<sup>16</sup> Avec le remaniement de ce mémoire, de précieux mois passèrent ; lorsque Arthur Polzer-Hoditz l'envoya au *Kaiser*, le 17.2.1918, les jours de la double monarchie étaient comptés. Le texte du mémorandum fut aussi transmis au ministre allemand des affaires étrangères, Richard von Kühlmann, qui naturellement commença à présenter de nombreuses propositions et n'a rien entrepris. Steiner entreprit lui-même une autre tentative pour le faire parvenir à une autre personnalité influente, Max von Baden, au début de 1918 ; un entretien avec lui dut avoir eu lieu à la fin de janvier. Mais quelques neuf mois plus tard, alors que Max von Baden, le 3 novembre 1918, fut appelé à la chancellerie du *Reich*, il était trop tard pour un « programme pour la *Mitteleuropa* » : l'effondrement militaire força une requête de cessez-le-feu sur la base des 14 points de Wilson.<sup>17</sup> Il faut donc le constater : en 1917/18, les mémorandums ne pouvaient désormais plus développer aucune sorte d'effet.

### 4. L'actualité des mémorandums

Dans quelle mesure les mémorandums sont-ils à considérer aujourd'hui comme un programme de paix et de programme d'intégration ?

Le potentiel de paix des mémorandums se laisse mesurer à l'aune de ce que l'autre proposition — à savoir le droit d'autodétermination des peuples — a réellement apporté. Il est aussi très intéressant de voir comment ce droit fut transposé dans les faits. Le droit d'autodétermination des peuples joua un grand rôle dans les négociations de paix après l'effondrement de l'Allemagne et de l'Autriche, car alors la nécessité existait de ré-ordonner les Balkans selon ce principe. Pour cela on demanda conseil à tout un groupe de spécialistes gouvernementaux, juristes et géographes, qui se réunirent à New York sous les auspices de la Société géographique d'Amérique. Ils avaient présenté des cartes et tracé des frontières selon les statistiques de répartition démographique. Ils apportèrent ces cartes aux réunions préparatoires aux négociations de paix. On en vint alors à l'un des moments les plus frappants du 20<sup>ème</sup> siècle — un participant en a décrit la scène de la manière suivante : « Nous nous rendîmes dans la pièce à-côté, dont le sol était nu et Wilson se mit à y étaler une grande carte (qui avait été créée dans notre bureau) et il se jucha dessus à quatre pattes pour nous montrer ce qui y avait été changé. La plupart d'entre nous s'étaient aussi mis à quatre pattes. Moi, je me trouvai au premier rang et je sentis que quelqu'un me poussait. Je me retournai contrarié et c'est alors que je reconnus Orlando, le premier ministre italien qui, également à quatre pattes, tel un ours était en train de ramper sur la carte. »<sup>18</sup> Dans ma façon de voir, cette scène est un symptôme réel, parce qu'elle

---

<sup>16</sup> Arthur Polzer-Hoditz : *L'empereur Charles* — Leipzig-Vienne 1929, p.537.

<sup>17</sup> Markus Osterrieder m'a autorisé à traduire en français un passage important (63 pages sur les 1272 au total !) de son ouvrage *Le Monde en révolution*, consacré aux 14 points de Wilson : *L'illusion des quatorze points. Au sujet du « droit d'auto-détermination national » en tant qu'arme de guerre et ses répercussions destructrices en Europe centrale* par **Markus Osterrieder**. [MO14P.DOC, sur demande sans plus auprès du traducteur, *ndt*].

<sup>18</sup> George F. Will : *Bedeviled by ethnicity [On a beaucoup souffert d'ethnicité]*, *Newsweek*, 24 août 1992.

montre nettement ce qui se passa là : des scientifiques tracent des frontières pour des états dont ils ne connaissaient la population que par des statistiques, des politiciens décidèrent sur des affaires qu'ils n'embrassaient principalement pas du regard et dont ils n'auraient jamais ensuite à en assumer les conséquences.

C'est pour moi l'exemple d'un « accouchement au pôle céphalique », une idée complètement abstraite qui eut de funestes conséquences. Le résultat de ces délibérations est en effet bien connu, on le lit directement sur les cartes. On en arriva à la formation des états nationaux : Autriche, Hongrie, Tchécoslovaquie, Roumanie, Bulgarie, Yougoslavie. Si l'on compare les cartes avant et après, tout cela fut bien morcelé.

On en arriva aussitôt à de nouveaux conflits, puisque partout, il y avait des minorités, qui firent aussi prévaloir leur droit à l'auto-détermination. Et Hitler a exploité cela à fond ! Nous connaissons son action, la manière dont il a décroché les Allemands des Sudètes, qui ont parlé allemand, certes, mais appartenaient à la Tchécoslovaquie, en en appelant à l'autodétermination des peuples. Ensuite par référendum, il alla chercher l'Autriche pour la ramener à la maison, « *heim ins Reich* ». Avec un tel *Großdeutschen Reich*, Hitler entra dans la guerre. Après la seconde Guerre mondiale, les oppositions ethniques en Yougoslavie, entre Serbes, Croates et Bosniaques, furent mises sous le boisseau communiste, sous la domination de Tito ou selon le cas la parenthèse communiste. Mais à peine celle-ci s'écroula qu'on en arriva dans les années 90, aux confrontations extrêmement sanglantes dans les guerres des Balkans. Pensez seulement aux massacres de Srebrenica, où 8000 Musulmans bosniaques furent assassinés par des unités serbes, le plus grand génocide après la seconde Guerre mondiale. Et un nationalisme massif reparut aussitôt.

Le sociologue Ralf Dahrendorf a rédigé un article intéressant intitulé : « *Seuls les êtres humains ont des droits* », dans lequel il critique d'une manière tranchante le droit d'autodétermination des peuples et le désigne comme un « instrument barbare », pour opprimer les minorités, l'une des « plus grandes erreurs du 20<sup>ème</sup> siècle »<sup>19</sup> — ce que confirme un coup d'œil sur les conflits actuels. Sur cet arrière-plan, on voit nettement qu'il se trouve là-dedans le fait que diverses ethnies peuvent coexister en paix, pourvu qu'elles acceptent une Constitution commune.

Ainsi pour traiter les questions dernières au sujet de savoir dans quelle ampleur les mémorandums sont aussi encore un programme d'intégration, je voudrais discuter ces questions sur la folie des débats actuels sur l'intégration : pour autant que j'embrasse cela du regard, il existe ici essentiellement trois modèles selon lesquels on peut vivre ensemble dans un état au sein d'une multiplicité culturelle :

- a) Le concept d'une culture nationale dirigeante
- b) Le concept du multiculturalisme
- c) Le concept d'un patriotisme constitutionnel.

#### **a) Concept de culture nationale dirigeante**

Le concept de culture dirigeante est défendu, sous diverses nuances, par le côté conservateur. Dans le programme de base de l'AfD [*Alternative für Deutschland*] de mai 2016, on trouve la phrase : « L'islam n'appartient pas à l'Allemagne. » Le minaret, l'appel du Muezzin, le voile intégral, mais aussi le port du foulard islamique de femmes et de jeunes filles qui doit être interdit à l'école. La CSU aussi a un modèle de culture dirigeante dans son programme. Son secrétaire général, Andreas Scheuer, constatait en octobre 2015 : « La culture allemande, c'est totalement clair, est celle chrétienne-judaïque occidentale et la culture dirigeante allemande est beaucoup plus que la Loi fondamentale [*Grundgesetz*]. En font partie nos traditions,

---

<sup>19</sup> Ralf Dahrendorf : *Nur Menschen haben Rechte*. **Die Zeit** 18/1989.

noter manière de vivre et nos valeurs communes. »<sup>20</sup> En avril 2017, pour la CDU, Lothar de Maizière formulait encore dix points au sujet de la culture dirigeante allemande : « Nous accordons du prix à quelques habitudes sociales [...] Nous nous saluons par une poignée de mains [...] Nous montrons notre visage, nous en sommes pas *burka*. »<sup>21</sup>

Si nous passons en revue les aspects signalés, la problématique de la culture dirigeante se révèle clairement : ou bien la question se pose de savoir si les aspects mentionnés sont conciliables avec la *Grundgesetz* — par exemple avec le droit sur le libre exercice de la religion — ou bien, ils conduisent dans une atmosphère de collectivisme. Que sont « nos traditions » ? L'*Oktober Fest* et le battage qui en fait partie ? Et en considération du concept de « culture chrétienne-judaïque occidentale », s'est-on interrogés au sujet de l'origine des mots suivants : matelas (de l'arabe *matrah* = « jeter à terre », 13<sup>ème</sup> siècle) ; divan (du turc *douan*, 1558) ; sofa (de l'arabe *soffa*, 1560) ; casaque (du perse *kasagand*, 1413) ; casquette ; banane ; épinard (de l'arabe espagnol : *isbinâkeb*, 1256) ; artichaut (de l'arabe *al-karchoûf*) ; abricot (de l'arabe *al-barquq*) ; café (de l'arabe *ghawa*, ou turc *kahvé*) ; confiseur et sucre (de l'arabe *sukkar*, anc. sanscrit *çarkarâ*). Tous ceux-là sont des mots empruntés au domaine de la culture arabo-islamique. [sans compter les inventions qu'on lui doit : boussole, astrolabe, redécouverte de la voile romaine, l'alcool, etc. *ndj*] On devrait donc formuler beaucoup plus précisément et parler de culture chrétienne-judaïque-arabo-musulmane avec un regard sur les traditions européenne. De tels faits ne sont pas vus de manière multiple.

## b) Concept du multiculturalisme

Le multiculturalisme est un concept complètement autre, qui remonte au sociologue canadien Charles Taylor. Pour celui-ci, il résulte du postulat de liberté des démocraties modernes, le droit de tout individu, mais aussi le droit de tout groupe sociétal, à la reconnaissance de son identité toute particulière. Car la non-reconnaissance d'un groupe peut affaiblir des êtres humains. Et il renvoie aux femmes en tant que groupe au sein des sociétés patriarcales ainsi qu'aux peuples indigènes de l'époque de la colonisation. Le réseau social pour de tels groupes devrait être protégé par l'état et aussi être encouragé.

Un exemple pour cela, c'est le Canada avec la province francophone du Québec à l'intérieur d'un espace anglophone dans sa plus grande partie. La culture française y est protégée dans les règles par l'état et encouragée avec la répercussion que les francophones et immigrants doivent y envoyer leurs enfants dans les écoles d'expression française, et ils ne sont pas autorisés à les envoyer ailleurs. Dans les entreprises, avec plus de 50 employés, on doit parler français et il n'est pas autorisé d'autre panneau de publicité qu'en français. Avec cela sont placés les droits de la culture au-dessus du droit d'auto-détermination de l'individu. Un autre exemple sont les tribunaux de la *charia* à Birmingham et Londres qui peuvent être saisis pour conseils par des Musulmans lors de querelles de ménage, procédures de divorce et querelles d'héritage : des *imams* y siègent et suppléent à la juridiction séculaire du pays. Entre temps de forte critiques se sont faites entendre, pare qu'on dit que les juges sont des hommes et que les femmes y ont été systématiquement opprimées.

Voilà pour la problématique du multiculturalisme : il recèle le danger que la société se disloque en sociétés parallèles et que cela en arrive à être même contraire au droit d'autodétermination de l'individu.

## c) Concept du patriotisme constitutionnel

C'est le point d'attaque de la critique de Jürgen Habermas qui, avec son patriotisme constitutionnel, se tourne aussi bien contre le concept de multiculturalisme que contre celui de la culture dirigeante. Au sujet

<sup>20</sup> [www.csu.de/aktuell/meldungen/oktober-2015/deutsche-leitkultur-statt-multikulti/](http://www.csu.de/aktuell/meldungen/oktober-2015/deutsche-leitkultur-statt-multikulti/) à la date du 13.12.2017.

<sup>21</sup> Lothar de Maizière : *Zeit online*, 30.12.2017.

des thèse de culture dirigeante de de Maizière, il écrit : « Aucun Musulman ne devrait être obligé, par exemple, de serrer la main à monsieur de Maizière. »<sup>22</sup> Car quelque chose comme cela n'est pas un contenu constitutionnel, mais simplement au contraire une habitude de vie. On ne pourrait pas exiger des immigrants une assimilation en considération des habitudes de vie de la population qui y vit. Mais ce qu'on peut et doit exiger, c'est une intégration au sens d'une acceptation des principes de la Constitution : tous les immigrants sont censés penser et vivre dans la culture politique, à savoir les fondements de la Constitution d'un pays. Cela concerne, au sens le plus large, les droits de l'homme et toute la tradition depuis la Révolution française. Il s'agit donc d'une large formation politique.<sup>23</sup> Sur la base d'une acceptation et d'une intelligence vivante de la Constitution, il est important que les diverses cultures puissent (soient autorisées à) se développer. Car l'identité de l'individu est entrelacée aux identités collectives, raison pour laquelle on a besoin d'un réseau culturel. Mais — et avec cela, Habermas met à distance le multiculturalisme — il ne devrait y avoir aucune « sorte de protection » culturelle, l'existence culturelle ultérieure ne devrait dépendre que des assimilations de ses adhérents spontanés. En bref, chaque individu est censé pouvoir se rattacher à un groupe culturel, mais aucun groupe culturel n'a le droit de forcer un individu à lui appartenir

Selon la vision que j'en ai, la conception de Habermas correspond à celle de Rudolf Steiner :

- Tous deux voient la possibilité d'une diversité des cultures à l'intérieur d'un état.
- Tous deux considèrent l'acceptation des principes constitutionnels comme un ancrage unifiant.
- Tous deux insistent sur la primauté de l'individu sur les groupes culturels.

Dans cette mesure les mémorandums m'apparaissent largement actuel en tant que programme d'intégration, mais avec cela, naturellement les problèmes ne sont pas résolus.<sup>24</sup> Christoph Lindenberg a dit un jour que la *Dreigliederung* sociale était « un fromage suisse avec de nombreux trous ». Comment ces trous sont-ils à remplir, cela est constamment à négocier à fond par un discours de mise en accord de soi à l'intérieur de la Société civile.

**Sozialimpulse 4/2017.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

---

<sup>22</sup> Jürgen Habermas : Contribution invitée dans le *Rheinischen Post*, 3.5.2017.

<sup>23</sup> Je suis né en 1949, et je me souviens avoir eu des cours d'instruction publique au sujet des grands points de la Constitution de 1958 à l'école primaire que j'ai quitté en juin 1961, pour continuer dans le secondaire. Bien sûr, nous n'étions pas un pays communiste, à l'époque les idées communistes représentaient 20% des suffrages aux élections en France. Il faut intéresser les enfants à la Constitution. *ndt*

<sup>24</sup> Autrement dit, comme on dit sur la chaîne Franco-allemande *Arte* : « vous mourrez moins bêtes..., mais vous mourrez quand même ! » *ndt*